

# Tintin Schizo

Pierre Sterckx

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)



# TINTIN SCHIZO

« RÉFLEXIONS FAITES »  
Pratique et théorie

« Réflexions faites » part de la conviction que la pratique et la théorie ont toujours besoin l'une de l'autre, aussi bien en littérature qu'en d'autres domaines. La réflexion ne tue pas la création, elle la prépare, la renforce, la relance. Refusant les cloisonnements et les ghettos, cette collection est ouverte à tous les domaines de la vie artistique et des sciences humaines.

Cet ouvrage est publié  
avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

dessin de couverture : © Ever Meulen  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2007.  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Pierre Sterckx

# TINTIN SCHIZO

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



« Sa forme, véritablement étrange, surprenait le regard, et quand Gédéon Spilett, sur le conseil de l'ingénieur, en eut dessiné les contours, on trouva qu'elle ressemblait à quelque fantastique animal, une sorte de ptéropode monstrueux qui eût été endormi à la surface du Pacifique. Voici, en effet, la configuration exacte de cette île, qu'il importe de faire connaître et dont la carte fut immédiatement dressée par le reporter avec une précision suffisante. »

Jules Verne, *L'Île mystérieuse*



## Chapitre I Tintin schizo

Lorsque Hergé invente Tintin, il y a belle lurette que l'humanité a renoncé aux Lumières. Très bientôt (Tintin n'aura pas vingt ans), des philosophes et des écrivains diront qu'il n'y a plus de philosophie ni de littérature possibles après Auschwitz... Cependant, Hergé n'est pas exactement, *ipso facto*, un homme de la désillusion et du désenchantement. Quand il le sera devenu, c'est que son œuvre sera clôturée (*Les Picaros* est l'album du renoncement). Par contre, Hergé est un héritier de cette modernité – esquissée par Spinoza ou Leibniz, et pleinement affirmée un siècle plus tard par Kant, Voltaire, Diderot –, non seulement parce qu'il ne croit plus à une raison théologique ou humaine susceptible de reconstruire un monde qui n'arrête pas de s'écrouler par pans divers depuis le Baroque jusqu'au nazisme, mais parce que, malgré tout cela et avec Tintin comme émissaire, il croit que notre monde est capable de produire du nouveau.

La modernité de notre temps, c'est l'agitation de l'inédit, l'avant-garde, le scoop. J'ai traité ce versant du corpus hergéen dans un ouvrage où l'on voyait Tintin et ses

acolytes accueillir, rencontrer et habiter les divers médias du XX<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Aucun des médias de communication et de divertissement n'a échappé à Hergé : télégraphe, radio (*Cigares, Lotus*), photographie (*Soviets, Lotus, Sceptre*), cinéma (*Congo, Lotus, Coke*), télévision (*Ile Noire, Bijoux*), vitesses d'avions et d'automobiles. Or, ces divers médias sont par essence des nouveautés technologiques, elles-mêmes avides de « nouvelles ». Tintin-reporter est donc une créature événementielle, au sens des médias de masse. Il court l'événement. On le salue d'ailleurs (*Congo*) comme un champion de la presse. Son acte rituel est de dévaler les marches de l'escalier du 26 rue du Labrador en enfilant son imperméable. L'aventure, c'est ce qui *ad-vient*, ce qui est imprévisible, neuf, rapide.

Mais ce phénomène médiatique est aussi une source de malaise. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle et d'une manière croissante exponentielle les technologies semblaient pouvoir faciliter la communication entre les hommes. On allait pouvoir disposer d'un stockage d'informations jamais atteint et le faire circuler au travers des cloisons des classes et des races... Cependant, cette mémoire-là, c'est la mémoire de personne. Comment témoigner, par exemple, au moyen du récit ? Ce dernier est le meilleur médium de communication possible, peut-être le seul, le récit mythique essayant même de contrôler le flux du temps en reliant un passé lointain à un futur imminent. Que peut raconter Tintin au fil de ses

---

<sup>1</sup> *Tintin et les Médias*, Jambes, Le Hêtre Pourpre, « La Bibliothèque d'Alice », 1997.

errances ? Un excès de mémoire le guette. Il pourrait, d'une part, nous encombrer de ces encyclopédies techniques dont Jules Verne abuse très souvent, mais, d'autre part, son absence de programmation risque de le transformer en un Ulysse amnésique, que seul Milou, le chien fidèle, reconnaîtrait.

La destination (Tintin est un Jonas fragile...) n'est pas une destinée. Plus Tintin augmente sa liberté d'errer ou de se lover dans sa stupeur d'être, plus s'accroît sa marge d'indéterminé. Quand Hergé constelle une aventure d'innombrables gags causés par Haddock, Tournesol, la Castafiore, Séraphin Lampion, les Dupondt, ne serait-ce pas pour retarder le projet de la mission tintinesque, fractionner son futur, en compromettre le programme ? La montée de la complexité informationnelle que Tintin traverse par son attirance pour tous les médias de son siècle est constamment perturbée par des surprises et des détours, c'est-à-dire par du bruit.

Ce que je voudrais montrer dans cet essai, c'est la double nature ambiguë de Tintin, la façon dont le petit reporter est un être fourchu, et la manière dont il incarne à merveille la raison du système occidental et sa folie. D'une part, Tintin arpente le monde à toute vitesse. On a dit et expliqué mille fois comment les civilisations – disons, exotiques – le passionnaient. On a montré aussi à quel point il les « respectait » depuis sa rencontre, en 1934, avec Tchang, son ami et conseiller chinois pour *Le Lotus Bleu*. Mais ce décodage des cultures planétaires n'était pas aussi innocent, ni surtout si généreux qu'on le voudrait. D'autre

part, si Tintin ne détruit pas le monde des Arumbayas, du Yéti, ou des Incas, il les laisse en quelque sorte désarmés, désœuvrés en notre esprit. Ah ! Ce n'était donc que ça ! Un gorille sur une île d'Écosse, un morceau de glace sur la Lune... Le « *Tout est bien qui finit bien* » de Tintin équivaut à la mise à plat des mythes, on pourrait même dire : leur épitaphe... Bien qu'Hergé ait refusé l'aide de la psychanalyse lors de sa crise personnelle des années 40-50 et qu'il n'ait pas poussé les enquêtes ethnologiques fort loin (et pas seulement au Congo !), il est extrêmement proche de ces deux disciplines appréciées par nos contemporains. Psychanalyse, ethnologie et Tintin, même combat : décoder, dans le double sens de décrypter les codes et d'anéantir leurs pouvoirs. Pourquoi Tintin a-t-il convaincu les éducateurs catholiques (et autres) depuis 1930 ? Parce qu'ils n'y ont vu qu'une seule axiomatique, le décodage rigoureux de tous les codes et formations sociales que les autres mondes codaient ou surcodaient.

Il m'a semblé essentiel de souligner le versant schizoïde de Tintin, puisque celui-ci avait été totalement occulté dans la fortune critique du personnage de Hergé. On avait toujours insisté sur l'impatience rationnelle d'une réponse, chez Tintin, son urgence du savoir, et pas du tout sur sa patience d'être questionné et de demeurer en suspens indéfini avec l'objet en question... Penser, pour Tintin c'est à la fois penser et se plonger dans l'improbabilité d'une pensée. Et cela suscite en lui une certaine tristesse solitaire, une opacité d'être...

Comment connecter le versant schizoïde de Tintin à ce qui a toujours paru être sa seule et vraie nature rationnelle et éclairante ? Pour comprendre un tel écart, il faut bien préciser que le *schizo* (je préfère parler d'un versant « schizoïde » plutôt que de schizophrénie afin d'échapper à tout contexte clinique et insister sur la puissance de création de ce processus) est une production de désir et de langage qui fait passer des flux (actes, signes) à l'état libre. En quelque sorte, le capitalisme, par sa passion du décodage, n'a cessé de créer de la schizophrénie en son propre sein, mais simultanément s'est évertué à l'inhiber, le réduire, l'enfermer. Tintin est à plusieurs reprises interné, jeté en asile ou en prison, enterré vif, momifié, pour cette raison ! Il est l'électron libre qu'il convient de remettre sur orbite. Ses incessants voyages, supposés servir le capitalisme en tant qu'opérations de décodage de tous les exotes de la planète, apparaissent à ce moment comme une tentative d'élargissement des limites de ce même capitalisme. Mais il ne s'agit plus alors pour Tintin de créer un empire des signes d'Occident.

Tintin schizo n'arrête pas d'élargir les limites extérieures (l'errance transhistorique schizoïde) et les limites intérieures (la déliaison totale du désir) d'un monde capitaliste qui l'avait envoyé en mission pour tout autre chose ! Rastapopoulos, le capitaliste vendeur de rêves (cinéma et drogues), ne s'y est pas trompé. Ce n'est pas le petit redresseur de torts qu'il tente d'anéantir, mais le fou qui lui échappe ! Tintin schizo, voilà l'ennemi... Un Tintin qui se délie, se soustrait, s'absente, s'échappe. Un

Tintin, qui avec l'aide de ses corps connexes (Haddock et Cie) est bien capable de faire exploser tous les codes afin d'en fabriquer d'autres, imprenables ceux-là comme ceux de Klee, de Beckett et de Thelonious Monk. Tel est Tintin : visé par la loi (les Dupondt l'ont persécuté dès le début, dans *Les Cigares du Pharaon*) mais rétif à la norme. Il est impossible de coder (ou de décoder) ces innombrables moments où Tintin ne donne à voir et à entendre que sa petite bouille blanche... C'est une trop petite machine. Elle passe au travers des mailles de tous les filets de capture... Admirable image de Tintin sortant intact de la chaîne d'usine américaine où il aurait dû être broyé en corned-beef.

Le caractère schizoïde de Tintin résistera à la continuelle excitation médiatique où il s'immerge. En effet, les médias (particulièrement la télévision, dont Hergé se méfie, la confiant même aux expérimentations chromatiques lacrymogènes de Tournesol...) veulent du spectaculaire. D'un événement, ils ne montrent en général que le début ou la chute. Tandis qu'un vrai événement abrite des temps morts et parvient même à les orchestrer en suspense. Hitchcock est passé maître en ce domaine : la longue attente de Cary Grant entre une route et un champ de maïs, dans *La Mort aux Trousses*, est aussi événementielle que l'attaque de l'avion qui y met fin. Le véritable événement est de l'ordre de l'œuvre d'art. L'art est capable de déployer le tissu événementiel d'un fait, car il en développe l'épaisseur et l'obliquité. Dans un tableau de Manet, il n'y a pas de zones mortes, même l'aplat le

plus parergonal est un événement de peinture, et que dire des grands abstraits comme Malevitch ou Newman !

On dit souvent que Tintin est avide d'actualités, qu'il colle à l'actualité. Mais c'est quand Tintin marche dans la nuit, à Shanghai, ou sur une route pluvieuse, ou qu'il s'endort dans les montagnes de Syldavie, qu'il rêve à Moulinsart en écoutant la musique manouche, qu'il se tient au cœur de l'événement d'une façon schizoïde. Pour lui, dans ces « temps morts », pas question de se vouloir le champion d'une « *news* » à la une. C'est lorsque Tintin cesse de rebondir d'une voiture à un train ou d'un bateau à un avion, en désobéissant à sa mission de reporter, qu'il prend le temps événementiel de palper le devenir du monde. Cela, c'est totalement schizo et moléculaire, en ce sens que l'on y perçoit de l'infinitésimal, que l'on s'approche au plus près de l'imperceptible. La tête ronde de Tintin se fait indifférente au bien et au mal... En découvrant ce Tintin-là, on cesse d'être le lecteur pressé d'une bande dessinée pour devenir le voyant d'un mystère de l'être. Pourquoi Tintin n'a-t-il pas cessé, depuis 1930, de fasciner des générations de lecteurs ? Par seulement parce qu'il les divertit en ses multiples agitations. La strate schizoïde joue ici le rôle d'une ligne de basse continue, une pulsation pérenne. La statue mythique immobile, la stupeur des dieux, voilà ce qui intéresse les enfants autant que les chutes et les accélérations.

Beaucoup trop d'exégèses, depuis des décennies (et ce n'est pas fini) cherchent un défaut de cuirasse dans l'œuvre hergéenne. Que ce soit du côté de l'auteur ou des œuvres

elles-mêmes, on accuse Hergé-Tintin de colonialisme, de pillage (Jules Verne !), de complicité louche (Céline), etc... Je ne vais pas faire écho à de tels travaux, qui m'ont toujours semblé inadéquats et superflus. La vérité de Tintin n'est pas à rechercher du côté de l'un ou l'autre vilain petit secret... Au contraire, la nature schizoïde du personnage fait de lui une sorte de petite planète ex-orbitale, une mini-lune dont la trajectoire en éveille quantités d'autres. Schizo, Tintin l'est par son rayonnement multi-directionnel. Prenons l'exemple de Tintin voyageur. Bien sûr, il arpente le monde et il y a visité les civilisations de tous les continents, ou presque (lui manquent le Japon, les Eskimos, les Papous...). L'exotisme le tente. Mais ce n'est pas du tout comme assimilateur-missionnaire, même si, au Congo, les apparences sont contre lui. Et dans ce cas, comme le disait Benoît Peeters, il faudrait avoir – *enfin* – la lucidité de percevoir que les animaux tués par Tintin dans la savane ne sont que des girafes, gazelles et rhinocéros empaillés <sup>2</sup> ! Hergé ne visite pas l'Afrique ; il utilise les images qu'en donnait le Musée colonial de Tervuren... Il repart de la colonie belge sans rien avoir assimilé de la culture africaine et en n'y laissant que des traces puériles (*Li bon blanc y va revenir !*). À son crédit, jamais Tintin n'est un voyageur-profiteur. Il ne commerce pas avec l'étranger. Le prêtre Inca du *Temple du Soleil* lui remet un trésor, mais de cet or on n'entendra plus jamais

---

<sup>2</sup> Benoît Peeters, *Hergé, fils de Tintin*, Flammarion, « Grandes biographies », 2002.

parler (pas plus que de celui du *Trésor de Rackham*)... On ne peut, par ailleurs, accuser Tintin de jouer au touriste et de se promener chez les « autres » en maintenant la distance. Il intervient. Il agit. Ensuite, il quitte. Il n'est pas un seul instant un exilé. Pas plus un « assimilé ». Il adopte des habits chinois ou amérindiens uniquement pour les besoins de son action. Tintin jouit de la différence d'avec l'autre, mais d'une manière impressionniste et parcellaire. Quelques touches lui suffisent. Pour le reste, tout le monde parle français. Tintin serait bien un héritier kantien du Siècle des Lumières pour lequel le beau, le vrai et le bien sont des vérités universelles, c'est-à-dire des universalités distribuées par l'Occident à tous les peuples de la Terre.

La Lune, c'est l'apothéose du désert tintinesque. Fasciné par les étendues désertiques de sable ou de neige (ou d'eau, car l'océan du naufragé est un désert), Tintin y cherche des occasions d'éliminer sa propre culture ; là, il peut se déterritorialiser totalement, se volatiliser comme sujet bien élevé-bien pensant. Il n'y a rien à découvrir en ces voyages désertifiés. Juste une expulsion, l'échappement vers le vide. C'est dans le désert que l'on bute sur l'impénétrabilité de l'autre. Le voyage cesse de se vouloir territorial. Voici des nomades du Sahara qui attaquent soudainement, puis disparaissent (*Le Crabe*). Une tempête de sable (*L'Or Noir*) ou de neige (*Tibet*) multiplie à un tel degré les grains de sable ou les flocons que tout voyage linéaire devient impossible. Ne reste qu'un processus totalement moléculaire (schizoïde, digne des grands peintres qui en ont exploré les mouvements de particules browniennes :

Bruegel, Turner, Pollock, Monet). Au désert, on tourne en ronds qui se multiplient. Les Dupondt le montrent, en jeep, avec l'ampleur de la bêtise (*L'Or Noir*).

Dire que Tintin est « schizo » ne manquera pas d'en hérissier certains qui n'y verront peut-être qu'un titre provocateur. Il est vrai que le terme « schizoïde » est le plus souvent confondu avec celui de schizophrénie. Le schizoïde s'active comme créateur et échappe aux diagnoses de la psychiatrie, tandis que le schizophrène s'incline et ne fait qu'illustrer la caricature que la clinique a tracée de lui. Tintin n'est pas fou, même si parfois il a frôlé le délire de l'aliénation, au risque de se voir interné (*Les Cigares*). Alors qu'en est-il de son profil (ou versant) schizoïde ? Prenons les choses par un exemple particulièrement éloquent dans les diverses péripéties des aventures tintinesques. Il s'agit de *Tintin au Tibet*. Dès le tout début de cette aventure, on perçoit que Tintin se meut en une strate d'univers qui n'est pas celle des relations sociales et de leur réseau de communication « normal ». Il s'endort de fatigue dans le salon de l'hôtel où il passe des vacances d'alpiniste avec le Capitaine. Et il y a ce « TCHANG ! » énorme qui secoue tout l'auditoire. On pourrait croire un instant qu'il s'agit d'un éternuement (et par la suite, une femme de chambre de l'hôtel reprendra ce « Tchang » en écho nasal). Mais Tintin n'était pas enrhumé. Ce « Tchang », cri proférant le nom de son ami chinois, naît d'un message télépathique annonçant à Tintin que son ami court un grand danger suite à une catastrophe aérienne dans l'Himalaya.

On voit tout de suite que le thème altruiste de l'album, le rôle de Tintin-secouriste, la fidélité du héros à son ami se doublent d'une exploration d'une tout autre nature où les images pesamment chargées de sens n'auront plus cours. Je comparerai cette case majuscule, où l'on voit Tintin bouleverser la quiète soirée de l'hôtel par son cri, à un tableau de Miro. Et voilà le régime schizoïde en personne ! La peinture de Miro, en effet, associe des infinités de particules au gré de constellations explosantes. L'onirisme y est actif, comme chez tous les Surréalistes, pour accéder à des relations que nous appellerons, avec Deleuze-Guattari <sup>3</sup>, « moléculaires ». Sous cette appellation, être schizoïde, c'est oser des connexions sub-atomiques, aller aux particules les plus hétérogènes afin de les agencer dans des ensembles inouïs. Tintin court à la recherche de Tchang, mais il plonge également dans le bruissement du blanc. La neige de l'Himalaya le soustrait aux gros symboles dont se gargarise la société en quête de bonne conscience.

Tintin boy-scout est aussi Tintin schizo. S'il n'était qu'un petit humaniste dévoué aux bonnes causes, il y aurait longtemps qu'il nous aurait lassés en s'inscrivant dans un club où rayonnent sœur Emmanuelle et l'Abbé Pierre. Rechercher Tchang équivaldrait à une conduite névrotique de réparation, ce serait tenter de reconstituer le "Un" fêlé de la famille (ah ! mon infortuné frère

---

<sup>3</sup> Pour tout ce qui concerne la définition d'un « désir schizo », voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie II*, Paris, Minuit, « Critique », 1980, et *L'Anti-Édipe, Capitalisme et Schizophrénie I*, Paris, Minuit, « Critique », 1972.

exotique) ou tout simplement du sujet occidental. Ce serait promouvoir une image « molaire » (par opposition à moléculaire) pour la grand joie des amateurs de clichés. Gilles Deleuze et Félix Guattari ont opposé le régime moléculaire de l'imagination-crédation à un régime molaire, tout en considérant qu'ils sont tous deux indissociables. Dans le moléculaire, le désir explore des zones d'intensités a-signifiantes et y tente des agencements singuliers et inouïs ; par contre, le régime molaire impose tout un arsenal de grosses symboliques complexes préformées par le culturel et le social. Tintin participe, bien sûr, à ces deux régimes de l'inconscient, mais on a n'a guère parlé de son errance schizoïde, préférant mettre l'accent sur son apparente dévotion au système en place. Il y a dans notre société une sorte de gigantesque consensus reproduisant et représentant à l'infini la même névrose sous le signe de la famille, du couple, de la généalogie, etc.

Que se passe-t-il lorsque le Capitaine dévale une montagne enneigée (*Le Temple du Soleil*) ? Il exécute ce qui arrive à Jocko, le chimpanzé de Jo et Zette dans *Destination New-York*. Égarés dans le Grand Nord, les héros sont pris dans une tempête de neige qui annonce celle où Tintin se perd dans l'Himalaya tibétain. Le singe glisse et roule sur une pente, se transformant en une grosse sphère de neige qui atterrit dans l'igloo d'une famille eskimo. Des milliards de flocons voient naître une entité salvatrice comme organicité ronde, embryonnaire et nomade dont la trajectoire trouve son asile. Hergé trace ici le passage entre les multiplicités innombrables du chaos et la trajectoire du

vivant. L'igloo où Jo et Zette trouvent refuge pendant trois jours constitue l'apothéose de la germination du blanc. À partir des particules, et par le biais d'un homoncule (Jocko, d'abord résumé en une boule de neige, est ensuite confondu par Jo avec « un nain ! ») la blancheur de la neige se fait architecture. On voit bien par là comment Hergé part essentiellement d'une errance pour aboutir à un lieu d'élection. Tintin est la boule crânienne d'un blanc schizo traversant les trois strates de la blancheur : électron libre à la recherche d'un noyau atomique et amassant autour de son centre d'autres particules (Dupondt, Haddock, Tournesol, Castafiore, etc.) pour ricocher d'île en île jusqu'au château de Moulinsart, ultime refuge comme cyclotron apaisé.

Les flocons des tempêtes himalayennes en lesquels Tintin se perd constituent un milieu schizoïde grouillant de particules, d'ondes, d'intensités. Tintin, déjà tenté par l'éclatement de son Ego en une constellation amie va jusqu'au bout de son corps stellaire. À cet instant, il ne manque de rien (même pas de son ami Tchang), plongé qu'il est dans des multiplicités innombrables. Telle est la force schizoïde du blanc quand on a l'audace et la pertinence de l'explorer. Pieter Bruegel en aura donné le plus bel exemple en ce *Dénombrement de Bethléem* où tout comptage, confronté à la danse infinie des flocons, s'avère impossible. Le tourbillon se refuse à la mesure. Et toute la peinture moderne ira à ce blanc : Turner, Cézanne, Malevitch, Manzoni, Fontana, Ryman...

En plongeant Tintin dans la neige tourbillonnante où rôde le Yéti, Hergé rejoint les grands artistes de la modernité.